

D1

3874 ia

AB

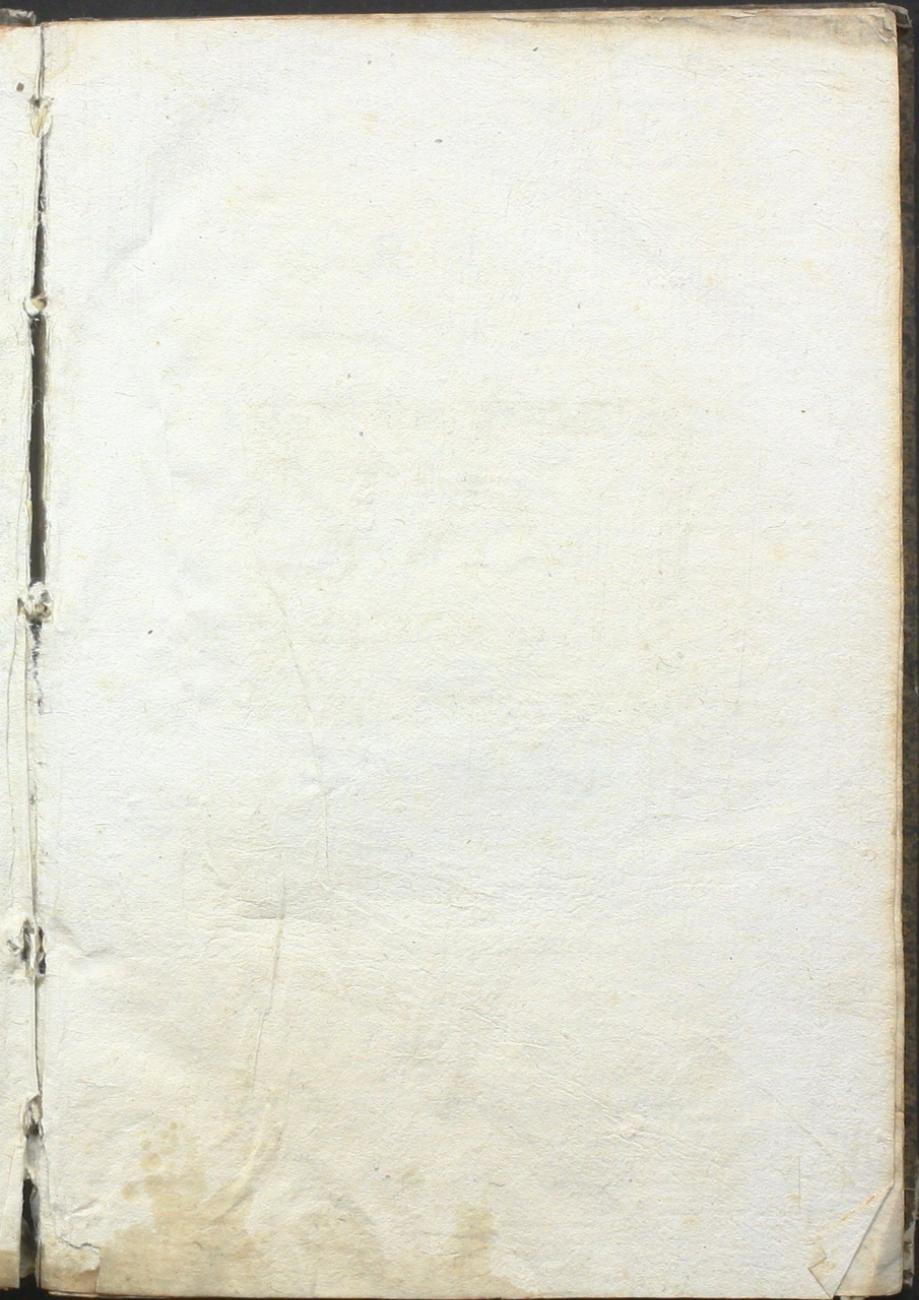
128 149



80 Jul

EX LIBRIS
W. L. C.
VON DEM BUSSCHÉ.
nr 738





La Harpe, Jean François de

MÉLANIE,

DRAME

EN

TROIS ACTES

ET

EN VERS.



YVERDON.

M. DCC. LXX.

(0)



P E R S O N N A G E S .

Monfieur DE FAUBLAS , Homme de Robe;

Madame DE FAUBLAS.

MÉLANIE , leur Fille.

MONVAL , Parent de Madame de Faublas.

UN CURÉ.



*La Scene est dans un Couvent de Paris
au Parloir.*



MÉLANIE,
D R A M E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS.

Monfieur DE FAUBLAS.

NON, Madame; en un mot c'est trop me ré-
fifter.

J'ai pefé mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune eft bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'efpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour.
Dois-je feul m'opposer au bonheur de Melcour?
Le premier pas fuffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important eft d'approcher du Maître.
Mais de notre Maifon l'avancement prochain

Exige quelque effort : je m'y résous enfin.
 Ce n'est pas après tout un si grand sacrifice.
 Mélanie au Couvent depuis deux ans Novice,
 Formée à la retraite en ses plus jeunes ans,
 Sembloit en avoir pris les goûts, les sentimens.
 Au plan que j'ai suivi se prêtant par avance,
 Elle nous demandoit le voile avec instance ;
 Et dans le Cloître alors trouvant tous ses plaisirs,
 Y vouloit pour jamais enfermer ses desirs.
 D'où naît le changement qu'aujourd'hui l'on
 m'annonce,
 A ses premiers desseins d'où vient qu'elle re-
 nonce ?

S'il faut vous déclarer ce que j'en crois ici,
 Votre parent Monval la fait changer ainsi.
 Devant elle jamais il n'auroit dû paroître.
 C'est grace à vos bontés qu'il a pû la connoître ;
 Et c'est bien malgré moi, je le dis entre nous,
 Que Monval au Couvent la voyoit avec vous.

Madame D E F A U B L A S.

Je n'ai pû refuser cette faveur légère
 A la tendre amitié qui m'attache à sa mere,
 Au sang qui nous unit : ce jeune homme d'ail-
 leurs
 A le cœur noble & droit, a des vertus, des
 mœurs.
 Il est impétueux, aisément il s'enflamme,
 Et toujours sans contrainte il laisse agir son ame.

Qui n'a rien de honteux dans le fond de son cœur
Ne craint point de l'ouvrir, & parle avec can-
deur.

C'est toujours devant moi qu'il a vu Mélanie ;
Et dans tous ses discours regne la modestie.
Mais quant à votre fille, à ne vous rien cacher,
Je crois que son état a droit de vous toucher.
Soyez de vos enfans également le pere,
N'immolez point la sœur pour agrandir le frere.
Si dans ses premiers ans les soins des jeunes sœurs
Lui firent du Couvent envier les douceurs,
C'est une illusion qui passe avec l'enfance,
Et j'ai pu voir depuis toute sa répugnance.
Je vous en informai ; ce changement léger,
N'étoit rien, disiez-vous, qu'un dégoût passager ;
Vous avez en tout tems combattu mes allarmes ;
De Mélanie enfin j'ai vu couler les larmes.
J'ai gémi de son sort : vous l'aviez décidé,
Et lorsqu'à vos desirs malgré moi j'ai cédé,
Qu'à prononcer ses vœux j'ai voulu la résoudre,
Ce formidable arrêt fut comme un coup de fou-
dre.

Elle resta long-tems sans voix & sans couleur ;
Elle doit obéir, je le fais ; mais, Monsieur,
Je ne puis vous céler ma douleur maternelle.
De mon respect pour vous cette épreuve est
cruelle.

Notre sang doit avoir de plus grands droits sur
nous ;

Mon cœur prendra toujours son parti contre
vous.

Si mon Epoux enfin , fûr de ma complaisance ,
Vouloit ne point user de toute sa puissance ;
Tandis qu'il en est tems , s'il vouloit consentir ,
A révoquer l'arrêt dont il nous voit frémir ,
Ah ! la reconnoissance & durable & sincere ,
Qui mettroit à ses pieds & la fille & la mere ,
Lui feroit éprouver un bonheur plus certain ,
Plus pur , plus légitime , & bien plus doux enfin
Que tous ces vains honneurs dont l'image in-
certaine

Offre dans l'avenir une pompe lointaine ,
Une grandeur frivole & soumise au hafard ,
Qui souvent nous échappe , & vient toujours
trop tard.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Tant d'obstination ne peut que me déplaire.
C'est combattre long-tems un parti nécessaire ;
Votre fille aujourd'hui doit prononcer ses vœux.
Nos parens, nos amis, sont mandés en ces lieux.
Pour la cérémonie ici tout se prépare.
Que pourroit-on penser d'un retour si bizarre ?
De vos discours pourtant je ne suis point surpris.
Je fais vos sentimens , vous n'aimez point mon
fils ,
Vous lui préféreriez le dernier de vos proches.
Jamais....

Madame D E F A U B L A S.

Je dois répondre à de pareils reproches.
Melcour m'est cher, Monsieur ; si je me suis permis

De juger ses défauts , & si par mes avis
J'ai voulu quelquefois changer son caractère ,
Je n'ai pas moins pour lui des sentimens de mere,
Je les aurai toujours.

Monsieur D E F A U B L A S.

Je ne vous comprends pas :
Melcour est estimé : je vois qu'on en fait cas ,
Et vous permettrez bien qu'un pere le seconde.

Madame D E F A U B L A S.

Oui , je crois qu'il pourra réussir dans le monde,
Il est dur & poli, c'est beaucoup ; mais pourtant
De son cœur jusqu'ici le mien n'est pas content.
Je ne le crois , ni vrai , ni noble , ni sensible ,
A toute émotion il semble inaccessible ;
Il agit , parle , écoute avec un front égal ,
Ne croit jamais le bien & croit toujours le mal.
Jamais quand il vous parle, il ne regarde en face.
Son coup d'œil vous évite & son souris menace.
D'ailleurs plein de mépris pour tous ses concurrents.

Je fais qu'il a tenu des discours imprudens
Sur le Marquis d'Orcé, qui l'aura su, sans doute ;
Pour un mot indiscret, on fait ce qu'il en coûte.
Dans l'état qu'il embrasse on ne pardonne rien.

Enfin c'est à vos yeux un trésor , un soutien ;
Mais quand ce fils , objet de votre amour ex-
trême ,

Vous aimeroit autant que vous l'aimez vous-
même ,

Quand vous n'auriez conçu que l'espoir le plus
sûr ,

Je le redis encore , il doit m'être bien dur
De voir ma Mélanie ainsi sacrifiée ,
Languir dans l'abandon par son pere oubliée ,
Et menée en pleurant jusqu'au pied de l'autel ,
S'imposer par son ordre un supplice éternel.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

On affoiblit toujours tout ce qu'on exagere.
Je crois sa douleur vive , & la crois passagere.
Toujours dans ces momens on verse quelques
pleurs ,

On croit dans l'avenir ne voir que des malheurs.
Mais la réflexion , fruit de la solitude ,
Et la nécessité qui devient habitude ,
L'entier éloignement des objets séducteurs ,
Et l'exemple & le tems si puissans sur nos cœurs ,
Du cloître qui n'offroit qu'horreur & qu'amer-
tume ,

Font un séjour tranquille où l'ame s'accoutume.
Qui n'a joui de rien n'a rien à regretter.
Si connoissant le monde il falloit le quitter ,
Peut-être autant que vous je plaindrois Mélanie,

Mais dans cette maison elle a passé sa vie.
 Son sort est-il plus dur que celui de ces sœurs
 Qui toujours du Couvent nous vantoient les
 douceurs ?

Du malheur en ces lieux avons-nous vu l'image ?
 Nous parla-t-on jamais de joug & d'esclavage ?
 Tout ce qui devant moi s'est ici présenté
 Me peignoit le bonheur & la sérénité.

Madame DE FAUBLAS.

N'en croyez pas, Monsieur, l'apparence infidelle.
 La retraite, il est vrai, peut nous paroître belle ;
 Mais c'est pour un moment, c'est lorsqu'on n'y
 vit pas.

Sous ces lambris sacrés quand nous portons nos
 pas ,

Tout semble calme & doux , jusqu'à l'air qu'on
 respire ;

Des paisibles vertus nous ressentons l'empire ,
 L'oubli des passions , des maux & des erreurs ,
 Et l'attendrissement passe au fond de nos cœurs.
 Mais percez plus avant , * pénétrez ces cellules
 Ces réduits ignorés où des esprits crédules ,
 Défabusés trop tard & voués au malheur
 Maudissent de leurs jours la pénible lenteur.
 C'est-là que l'on gémit , que des larmes amères
 Baignent pendant la nuit les couches solitaires,

* *Finde parietem.* Ezech.

Que l'on demande au Ciel trop lent à s'attendrir
 Ou la force de vivre ou celle de mourir.
 Peut-être que leurs maux par le tems s'adouci-
 sent,

Que dans des yeux éteints les pleurs enfin tarif-
 sent.

Un morne accablement qui reffemble au trépas
 Succede au désespoir , à ses bruyans éclats,
 Mais ce calme perfide est voisin de l'orage.
 On en sort bien souvent par des accès de rage.
 C'est le poison trompeur qui promet le sommeil,
 Et les convulsions font l'effet du réveil.

Monfieur D E F A U B L A S.

Sans doute en me traçant cette image effrayante,
 Vous voulez m'inspirer une fausse épouvante
 D'un état doux & faint où je vois chaque jour
 S'engager fans scrupule & la Ville & la Cour.
 Ma conduite, je crois, n'a rien de condamnable.
 Si cet état d'ailleurs étoit si redoutable ,
 Pourquoi donc verrions - nous ceux qui l'ont
 embrassé

S'efforcer à l'envi dans leur zele empressé
 De ranger sous leur loi de nouveaux profélites ?
 Ils doivent d'un tel choix connoître bien les sui-
 tes ,

Et par quel intérêt peut-on imaginer
 Qu'ils entraînent au piège au lieu d'en détour-
 ner ?

Madame DE FAUBLAS.

Par un sentiment vil, cruel, abominable,
Trop indigne de l'homme & pourtant véritable.
Il n'existe que trop: l'esclave est sans vertu,
Il déteste en autrui tout ce qu'il a perdu.
Il se flatte en secret que sa chaîne accablante,
Sur d'autres étendue, en sera moins pesante.
A force de souffrir souvent on s'endurcit,
Et dans sa prison même on aspire au crédit.
Voilà ce qui produit ces ardens émissaires
Dont le zele affecté peuple les Monasteres.
Ils veulent commander à d'autres malheureux,
Faire porter le joug qu'on a forgé pour eux,
Se venger de leurs maux: l'esprit de tyrannie
Entre facilement dans une ame flétrie,
Et le droit d'opprimer des captifs abattus
Est un plaisir encor pour qui n'en connoît plus.

Monseigneur DE FAUBLAS.

Le parti le plus sage & le plus raisonnable
Toujours par quelque endroit peut paroître
blamable.

Les abus sont par-tout, je le fais, j'en conviens;
Mais pour un mal léger je produis un grand bien.
J'écoute l'intérêt de toute une famille.
C'est à vous d'essuyer les pleurs de votre fille.
Bientôt notre Curé viendra l'entretenir.
Ses leçons, ses avis pourront la soutenir.
Ma confiance en lui n'est pourtant pas entière.

Sa morale, dit-on n'est pas assez sévère.
On m'en a dit du mal.

Madame DE FAUBLAS.

On vous trompe, Monsieur.
Je le crois digne en tout du saint nom de Pasteur.
On ne le vit jamais affectant le scrupule,
Crier à l'hérétique, au schisme, à l'incrédule,
A signaler son nom vainement empressé,
Ni prompt à déployer un zèle intéressé.
Il ne se borne pas à tonner dans les temples,
Et s'il combat l'erreur c'est par de bonsexemples.
C'est des infortunés & le guide & l'appui.
Il prend sur ses besoins pour aider ceux d'autrui.
Rien n'échappe à ses soins; sa tendre prévoyance
Sous des toits dépouillés va chercher l'indigence;
Au soin de la servir tout entier attaché,
Il parcourt les réduits où le pauvre est caché,
Et s'il ne peut toujours soulager sa misère,
Au moins il le console, il lui fait voir un Père.
Dans l'Eglise souvent je l'ai vu prêt d'entrer;
J'ai vu les malheureux en foule l'entourer.
Il ressembloit au Dieu dont il étoit le Prêtre.

Monsieur DE FAUBLAS.

Mais on n'en parle pas, il s'est peu fait connoître.

Madame DE FAUBLAS.

Ah! lorsqu'on est sensible, il est toujours bien
doux

De servir les humains fans qu'ils parlent de nous.
On agit pour son cœur. Le voici qui s'avance.

S C E N E II.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS,
LE CURÉ.

Monfieur DE FAUBLAS.

MONsIEUR, nous implorons ici votre affif-
tance.

Nous en avons befoin : ma fille en ce grand jour
Epreuve vers le monde un moment de retour.
Il faut d'un jeune cœur corriger la foibleffe
Lui montrer fes devoirs : c'est à votre fageffe
Que j'ai dû me fier & j'attends tout de vous.
Vous vaincrez sûrement ces injuftes dégoûts.
Vous favez trop...

LE CURÉ.

Je fais ce qu'ici je dois faire
Et je ne trahirai vous ni mon miniftère.
Avant de vous répondre & de promettre rien,
Il me faut avec elle avoir un entretien.
Je veux lire en fon cœur, je veux le bien con-
noître.

Sur fes devoirs alors, fur les vôtres peut-être,
Je pourrai vous parler avec fincérité.

Vous entendrez de moi la simple vérité.
N'espérez rien de plus.

Monseigneur DE FAUBLAS.

C'est ce que je desiré.
On va vous l'amener, Monsieur, je me retire ;
Et vais avec Madame assembler nos amis
Qui bientôt dans ces lieux feront tous réunis.

S C E N E III.

LE CURÉ, *seul.*

A LLONS... je vais encor voir une infortunée
Qu'un intérêt cruel au Cloître a condamnée ;
Que l'on ensevelit de peur de la doter ;
Qui pousse des soupirs que l'on craint d'écouter,
Et donne, en détestant sa retraite profonde,
Au Ciel des vœux forcés, & des regrets au monde.

S C E N E IV.

LE CURÉ, MÉLANIE.

MÉLANIE, (*à part, dans le fond.*)

○ Dieu ! changez mon cœur, ou bien changez mon fort !
Dieu ! fléchissez mon pere, ou m'envoyez la mort !

L E C U R É.

Approchez, mon enfant, & foyez fans allarmes.
Si je viens près de vous, c'est pour sécher vos
larmes.

Ne me les cachez point & laissez les couler.
Sans témoins, fans réserve on peut ici parler.
Nul n'osera troubler cette sainte entrevue.
Vous frémissez.. Eh ! quoi ! redoutez-vous ma
vue ?

M É L A N I E, *avec égarement.*

Je ne fais où je suis... ayez pitié de moi.
Tout dans un pareil jour doit inspirer l'effroi.
D'un pere rigoureux n'êtes-vous pas complice ?
Venez - vous m'annoncer l'instant du sacrifice ?
C'est celui de mes jours .. c'est celui de mon
cœur...
Il est affreux, barbare.. il me glace d'horreur..
Ah ! qu'on l'acheve au moins, qu'on l'acheve
sur l'heure..

Traînez - moi vers l'Autel... traînez-moi... que
j'y meure.

C'est tout ce que l'on veut & j'y consens.

L E C U R É.

Hélas !

Au but qui me conduït ne vous méprenez pas.
J'apporte à vos douleurs l'intérêt le plus tendre.
Je puis les adoucir, si vous voulez m'entendre.
Donnez-leur avec moi ce libre épanchement

Qui pour les malheureux est un foulagement.
 Les consoler , me fille , est tout mon ministere ;
 Vous me devez enfin regarder comme un pere.

M É L A N I E , *toujours égarée.*

Un pere !.. il m'en faut un.. Que n'ai-je un pere,
 hélas !

Il plaindroit mes tourmens , il m'ouvreroit ses
 bras.

Ce nom doit consoler... Ce nom me désespere,
 Faut-il éterniser mes tourmens , ma misere ,
 Livrer à la douleur le reste de mes jours ,
 Promettre de souffrir & de pleurer toujours ?
 Je n'en ai pas la force & ma raison s'égare.
 La nature & le ciel , tout me semble barbare.

L E C U R É.

C'est que tous deux, ma fille, ont été méconnus.
 Commandez un moment à vos sens éperdus ,
 Et d'un consolateur écoutez le langage.
 Tout doit m'intéresser , votre état & votre âge.
 De m'employer pour vous je me fais un devoir.
 L'emporter sur un pere est hors de mon pouvoir ;
 Mais je lui parlerai contre la violence...

M É L A N I E , *revenant à elle avec transport*
 & *sortant d'une sombre distraction.*

Est - il vrai ? vous ! O Ciel ! vous prendrez ma
 défense !

Vous me le promettez ! L'aurais-je pu prévoir !
 Vous éloignez de moi l'horrible désespoir.

Vous

Vous me l'aviez bien dit , oui , vous êtes mon
pere..

Oui , vous me restez seul dans la nature entiere.

LE CURÉ.

J'offre ce que je puis , des soins & des souhaits.

Je réponds de mon zele & non pas du succès.

Il dépendra sur-tout de votre confiance.

Faites de vos secrets l'exacte confidence.

Permettez que ce cœur vous ose interroger ;

Aux sentimens du vôtre il n'est point étranger.

Placez-vous près de moi ; venez, ma chere fille.

(*Ils s'assoyent tous deux.*)

Je chéris dès long-tems votre noble famille.

On m'a dit qu'élevée en ces paisibles lieux

Vous y passiez des jours qui paroisoient heu-
reux.

Et que du voile saint à seize ans revêue ,

D'aucun regret encor vous n'étiez combattue.

Votre état vous plaisoit : souvent on m'a vanté

Votre zele naissant , votre félicité.

M'a-t-on dit vrai ! parlez.

MÉLANIE , *devenue plus calme & avec le ton
d'une tristesse douce & réfléchie.*

Oui , je vous le confesse ;

Cette maison, Monsieur, fut chere à ma jeunesse.

Je m'y voyois fêtée , on s'occupoit de moi.

Chacun de m'amuser se faisoit un emploi.

On détournoit mes yeux de tout devoir pénible.

B

A tant d'empressement pouvois - je être insensible ,

Dans un âge où le cœur est si prompt à s'ouvrir
Aux premiers sentimens qui se viennent offrir ,
Où les jours sont si purs , le bonheur si facile ?
Je crus qu'il habitoit au sein de cet azile.

Je ne trouvois par-tout que des soins complai-
sans ,

Des égards recherchés & des yeux careffans.
Ce plaisir si flatteur d'intéresser les autres ,
Les préjugés d'autrui qui deviennent les nôtres,
Tout ce que j'entendois du monde & de ses
mœurs ,

Les discours séduifans, les tendresses des Sœurs,
Le penchant qui nous lie au séjour de l'enfance,
Enfin l'amitié même & la reconnoissance ,
Tout me fit une loi d'attacher pour toujours ,
A ce qui m'entouroit, mes destins & mes jours.

L E C U R É.

De semblables motifs n'ont rien que d'estimable.
Eh ! bien , qui pût troubler cet état désirable ?
Qui produisit en vous un si grand changement ?

M É L A N I E.

Vous allez le savoir ; c'est un événement
Qui décida dès-lors du destin de ma vie ,
Et dont en vous parlant j'ai l'ame encor remplie.
Je veillois près du lit où l'une de nos Sœurs
D'une lente agonie éprouvoit les horreurs.

Cherchant à signaler les foins d'une Novice,
 J'avois brigué moi-même un si lugubre office.
 Un Prêtre l'exhortoit, & ses pieux discours
 De la religion prodignoient les secours.
 Mais la voyant garder un obstiné silence,
 Et commençant peut-être à perdre l'espérance,
 Il s'éloigna de nous pendant quelques instans,
 Alors levant ses yeux baissés depuis long-tems,
 Elle parut gémir sur moi plus que sur elle,
 Quelques larmes mouilloient sa mourante pru-
 nelle;

Elle fit un effort pour pouvoir me parler,
 Et m'adressa ces mots qui me firent trembler.

» On vous trompe, on vous perd, ma chere
 Mélanie,

» A votre âge on sent peu ce que l'on sacrifie,

» En se faisant esclave & prenant cet habit:

» Vous l'apprendrez trop tard: je fais qu'on
 vous a dit,

» Je fais que vous croyez que dans nos saints
 aziles

» Tous les jours sont serains, tous les cœurs
 sont tranquilles;

» Mais pour vous abuser fachez qu'on est d'ac-
 cord.

» On ne vit en ces lieux qu'en désirant la mort,

» Et l'on n'y meurt jamais qu'en détestant sa vie.

» Que mon exemple au moins détrompe Mé-
 lanie.

Elle m'apprit son sort : un malheureux amour ,
 Qu'il fallut dans ce Cloître étouffer fans retour ,
 Avoit rempli son ame & consumé sa vie.

Du récit de ses maux je demeurai faisie.
 C'étoient les derniers cris & les gémissemens
 D'un cœur que ses chagrins ont oppressé long-
 tems ;

C'étoit d'un long malheur l'histoire attendrif-
 sante ,

Que l'accent de la mort rendoit plus déchirante.

Je n'y pûs résister : pleine de ses douleurs ,
 Je tombai sur son lit en l'arrosant de pleurs.

Un si juste intérêt pouvoit-il se contraindre ?

Pour la premiere fois elle s'entendit plaindre ,
 Et ma pitié parut adoucir son trépas.

L'infortunée alors me ferra dans ses bras.

Je sentis que ses pleurs inondoient mon visage ,

De mes sens trop émus je perdis tout usage ,

Et quand je les repris , elle ne vivoit plus.

Ses bras déjà glacés sur ma tête étendus ,

Ses yeux de la douleur gardant le caractère ,

Et vers le Ciel encor élevant leur paupiere ,

Sembloient lui demander d'épargner à mon cœur

Tous les maux dont sa mort m'avoit tracé l'hor-
 reur.

LE CURÉ.

O Parens inhumains ! voilà donc votre ou-
 vrage !

M É L A N I E.

J'eus toujours devant moi cette effrayante image.
 Elle me poursuivoit : mes esprits agités
 N'entrevoient par-tout que d'affreuses clartés.
 Je ne pouvois penser que cette infortunée,
 Sans raison, sans motif eut plaint ma destinée.
 Qui peut vouloir tromper à ses derniers mo-
 mens ?

Mais si je l'en croyois, quels tristes sentimens
 S'élevoient dans mon ame & la glaçoient de
 crainte !

„ Eh quoi ! de tous côtés l'artifice & la feinte !
 „ On séduit ma candeur, on veut m'en imposer !
 „ Et tout ce que j'aimois conspire à m'abuser :
 Ces soupçons m'inspiroient une sombre tristesse,
 L'effroi, l'abattement flétrissoient ma jeunesse,
 Le Cloître m'effrayoit : je rencontrois par-tout
 L'odieuse contrainte & l'importun dégoût.
 Je détestai dès-lors cet habit de novice,
 J'abjurai dans mon cœur mon fatal sacrifice,
 Je n'osois cependant avouer mes chagrins,
 De mon pere sur moi je savois les desseins ;
 J'espérois quelquefois pouvoir le satisfaire,
 Je songeois pour charmer mon ennui solitaire,
 Qu'au moins les passions ne rongeoient point
 mon cœur,

Que de l'amour encor le poison séducteur,
 Dont j'avois une fois contemplé la furie,

A des maux plus cuifans ne livroit point ma vie,
 Mais ce repos hélas ! ne dura pas long-tems...
 Malheureufe !

L E C U R É.

Achevez ces aveux importants,
 Parlez , ne craignez rien.

M É L A N I E.

O mon Guide ! ô mon pere
 Qu'aifément avec vous je puis être sincere !
 Que mon ame à la vôtre aime à fe confier !
 Ah ! c'est de mes plaisirs peut-être le dernier,
 Ma consolation dans ces lieux , la plus chere
 C'étoit de voir fouvent ma respectable mere ,
 Ma mere qui toujours m'aima fi tendrement !
 Elle vit dans mon zele un refroidiffement. .
 Mais je lui dérobai ma profonde tristeffe ,
 Qui pouvoit fur mon fort allarmer fa tendrefse,
 Un parent (c'est Monval) voulut un jour me
 voir.

Il arrive avec elle en ce même parler.
 On m'avertit , j'accours... ma furprife à fa vue ,
 Sur fon front , dans fes traits la grace répandue ,
 Son maintien, de fes yeux la touchante douceur,
 Et le fon de fa voix , encor plus enchanteur ,
 Tout à mes fens troublés dût faire reconnoître
 Qu'en ce moment mon cœur venoit de voir fon
 maître.

Il s'affit , parla peu , me regarda toujours.

J'ai retenu de lui jusqu'au moindre discours.
Il parut de mon fort pénétrer le mystère,
Je vis qu'il me jugeoit beaucoup mieux que ma
mere.

Des mots perdus pour elle il sentoit la valeur,
Et tout ce qu'il disoit répondoit à mon cœur.
Je feignis malgré moi de ne le pas entendre.
Que je lui faisois gré d'un intérêt si tendre !
J'entrevis quelques pleurs qu'il vouloit dévorer,
Il sembloit à la fois me plaindre & m'adorer.
O ! que cet entretien est gravé dans mon ame !
Il ne m'avoit rien dit qui déclarât sa flamme,
Rien qui pût ressembler aux discours des amans,
Mais ses derniers regards valaient tous les ser-
mens ;

Et moi-même en secret de lui toute remplie
Je jurai qu'à lui seul appartiendrait ma vie.
Dans ce premier moment je fus loin de prévoir,
Tous les maux que prépare un amour sans es-
poir ;

Et mon ame, embrassant un sentiment si tendre
S'élança vers l'objet qu'elle sembloit attendre,
Et crut en lui livrant un pouvoir absolu,
Satisfaire un besoin jusqu'alors inconnu.
Hélas ! j'en jouissois sans trouble & sans allar-
mes,

Et sans affliction je répandois des larmes.
Mon cœur s'applaudissoit d'échapper à l'ennui,

D'avoir un sentiment , de trouver un appui.
 Contre l'amour sans doute il n'est point de dé-
 fense ;

Mais que la solitude ajoute à sa puissance !
 Que ses traits pénétrants ailleurs trop émouffés
 Descendent plus avant au fond des cœurs blef-
 fés !

Je n'ai du monde encore aucune expérience ,
 Mais s'il faut sur ce point dire ce que je pense ,
 Dans ce monde bruyant comment peut-on souf-
 frir ,

Que les distractions , les soins & le plaisir ,
 De l'ame à tout moment éloignent ce qu'on
 aime ?

Peut-on se voir ainsi séparé de soi-même !
 Ah ! lorsque tant d'objets ont partagé le jour ,
 Ce qui doit en rester , est bien peu pour l'amour .
 Mais ici tout le fert & rien ne le balance .
 Le cœur de son penchant s'entretient en silence .
 Rien ne s'offre à nos yeux qui le fasse oublier ;
 Chaque instant à l'amour appartient tout entier .
 Je l'ai bien éprouvé : Mon val dans ces demeures ;
 Mon val m'occupoit seul & remplissoit mes heu-
 res .

Lorsque tout sommeilloit , dans l'ombre de la
 nuit ,

Je répétois souvent tout ce qu'il m'avoit dit .
 Seule durant le jour , craignant d'être obsédée ,

Craignant d'être arrachée à cette douce idée,
Rappelant ses regards, ses gestes, ses soupirs,
Mon ame autour de soi recueilloit ses plaisirs.

L E C U R É.

Monval n'a-t-il pas su tout ce qu'il vous inspire?

M É L A N I E.

O! combien j'aimerois à pouvoir le lui dire!
Mais jamais à ma bouche un mot n'est échappé,
Qui pût trahir ce cœur ainsi préoccupé.
Qu'il m'en coûtait ô Ciel! sur - tout en sa pré-
sence,

Que je me reprochois ce rigoureux silence!
Loin de lui je cherchois à l'en dédommager;
Je lui parlois alors sans crainte & sans danger,
Et dans cet entretien qu'il ne pouvoit entendre,
J'exprimois beaucoup plus qu'il n'eût osé pré-
tendre.

Cependant je songeai quel seroit mon destin,
Mes yeux long-tems distraits s'y fixerent enfin.
L'effrayant avenir où s'égaroit ma vue
Ne m'offroit qu'un abîme où j'étois attendue.
Je vis que j'y tombois sans espoir d'en sortir,
Et j'entendis la voix de l'affreux repentir.
Je vis que dès l'enfance au Cloître destinée,
Moi-même par mon choix je m'étois enchaînée,
Que mon pere affermi dans ses engagements,
Ne consulteroit pas mes nouveaux sentimens,
Qu'à son ambition j'allois être immolée;

Je me sentis alors de mes maux accablée ,
 Alors je m'indignai du fardeau de mes fers ,
 Et je tendois les mains à des liens plus chers.
 J'aurais voulu franchir la terrible barriere ,
 Et me réfugier dans le sein de ma mere.
 Au moins j'y déposai mes plaintes , mes dou-
 leurs ,
 Mes feux long - tems secrets , mes funestes ar-
 deurs.

Elle a vû de ce cœur la cruelle blessure ,
 Elle a versé sur moi les pleurs de la nature ,
 Promis de tout tenter pour adoucir mon fort ,
 Mais que me fert hélas ! un inutile effort ?
 Que peut - elle ? elle - même est dans la dépen-
 dance ,

Son époux a sur elle une entiere puissance.
 Enfin vous le voyez , on a marqué ce jour
 Pour prononcer des vœux , & des vœux fans
 retour :

On m'impose une loi que je ne peux plus suivre ;
 On ne s'informe pas si j'y pourrai survivre.
 Qu'ai-je donc fait hélas ! pour tant de cruauté !
 Et j'irois aux Autels trahir la vérité !
 J'irois mentir au Dieu qui lira dans mon ame !
 Lui consacrer un cœur que tant d'amour en-
 flamme !

Non, j'abhorre un ferment trompeur, injurieux.
 Ma voix s'arrêteroit en prononçant mes vœux.

Avant de les former, Ciel! fais que Mélanie
Exhale à tes Autels sa malheureuse vie!

L E C U R É.

Ecoutez, mon enfant: votre ingénuité
Sans doute a droit de plaire au Dieu de la bonté,
Il ne veut point de nous d'offrande involontaire.
Je n'irai point non plus par un langage austère,
Joindre encor à vos maux un effroi douloureux,
Qui, loin de les guérir, les rendroit plus affreux.
Ainsi fans m'élever contre un amour profane
Que la religion dans votre état condamne,
Je m'occupe avec vous de vos seuls intérêts.
On m'appelle bien tard: vous savez quels pro-
jets,

Pour avancer son fils, a formé votre pere,
Et quand on a conclu l'himen de votre frere,
Quand tout est décidé, lorsque le jour est pris
Où vos engagemens doivent être remplis,
Revenir sur ses pas, renverser son ouvrage,
(Excusez un moment ce sinistre langage)
Est un effort pénible, & dont il faut douter;
Les obstacles pourtant ne sauroient m'arrêter.
Je dirai ce qu'il faut pour fléchir votre pere,
Mon devoir me l'ordonne, & j'y vais satisfaire.
Ce n'est que par degrés qu'on le peut ramener:
Le péril est pressant, il le faut détourner.
D'abord votre fanté qui paroît affoiblie,
Exige le délai de la Cérémonie,

Et si j'obtiens ce point , nous pouvons espérer ;
 Mais dans tous ses desseins s'il veut persévérer ,
 S'il brave mes discours & votre résistance ,
 Ma fille , contre lui , quelle est votre défense ?
 On vous opposera votre consentement ,
 Pourquoi , vous dira-t-on , ce soudain change-
 ment ?

Pourquoi faire si tard éclater vos murmures ,
 Pour nous ravir le fruit des plus justes mesures ?
 Tout sera contre vous — pardonnez ce discours.
 Je dois vous protéger , je le veux & j'y cours.
 Mais n'attendez pas tout des soins où je m'en-
 gage ,
 Comptez plus sur vous-même & sur votre cou-
 rage.

Le Ciel voit vos chagrins , il pourra les calmer ,
 Il veille sur ce cœur qu'il se plut à former.
 Vous vaincrez un amour qui peut être excusable ,
 Mais qui fait vos tourmens & vous rendroit cou-
 pable.

*(Mélanie se leve avec des gestes de douleur. Le
 Curé se leve aussi.)*

Allez , rassurez-vous , vous êtes sous les yeux
 Du Dieu consolateur qui reste au malheureux.
 Comptez sur mes secours : souffrez que ma pré-
 sence
 Vous porte quelquefois une foible assistance.
 Vous aurez en tout tems contre un fort ennemi

Le Ciel & vos vertus , une mere , un ami.

M É L A N I E.

Hélas ! ma destinée est donc bien déplorable !
Avec tant de soutiens est-on si misérable ?
Cependant il m'est doux de confier du moins
Mes secrets à votre ame & mon sort à vos soins,
(Elle rentre.)

S C E N E V.

L É C U R É , *seul.*

SECONDE, Dieu clément, mes efforts & mon
zele.

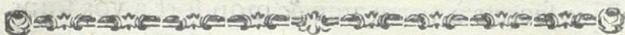
L'intérêt qui dégrade une ame paternelle
Ose emprunter ton nom pour consacrer ses loix;
Contre sa tyrannie ô Dieu ! soutiens ma voix.
Daigne de cet enfant protéger l'innocence.
Dieu ! je crois te servir en prenant sa défense.
Le malheur corrompt tout dans les cœurs abat-
tus,

Et les rendre au bonheur, c'est les rendre aux
vertus.

Fin du premier Acte.



A C T E II.



SCENE PREMIERE.

Madame DE FAUBLAS, MONVAL.

Madame DE FAUBLAS.

C'EST vous qui dans ce lieu m'avez fait demander !

Monval, en un tel jour qu'osez-vous hafarder !
Votre visite ici me semble téméraire ;
A Monsieur de Faublas elle ne sauroit plaire.
Vous le savez ; il va rentrer dans un instant.
Chez l'Abbesse avec nous notre Curé l'attend.
N'apprehendez-vous pas ? . .

MONVAL.

Et pourquoi me contraindre ?
Qui n'a plus rien à perdre a-t-il encore à craindre ?

L'aspect de votre époux ne peut m'intimider ;
Je n'ai plus avec lui de mesure à garder.
Non, je ne lui saurois pardonner de ma vie ;
Il va sacrifier l'aimable Mélanie !

Et vous l'avez souffert ! Et vous l'avez permis !
Il faudra que livrée à d'éternels ennuis...

MADAME DE FAUBLAS.

Toujours votre douleur est trop impétueuse.
Supposez-vous, ma fille, à ce point malheureuse ?
Qui vous l'a dit, Monsieur ? Et quel penchant
si cher

Au monde qu'elle ignore auroit pu l'attacher ?
Son cœur avec le vôtre est-il d'intelligence ?
Vous abusez, Monval, de mon trop d'indul-
gence.

Vous m'avez confié votre amour ; vos projets.
J'en aurois désiré de plus heureux effets.
Vos sentimens sont purs ; ils n'ont pu me dé-
plaîre ,

Et ma fille sans doute ainsi qu'à vous m'est chère.
Mais vous la connoissez ; elle fait son devoir,
Et son pere a sur elle un absolu pouvoir.
Quand elle auroit enfin apperçu votre flamme,
Vous êtes - vous flatté d'avoir fait sur son ame
Assez d'impression pour croire qu'en ces lieux
Son destin loin de vous soit à jamais affreux ?

MONVAL.

Pouvez-vous me traiter avec tant d'injustice ?
Quand je suis au moment du plus cruel supplice,
Pensez-vous que j'embrasse avec présomption
Du bonheur d'être aimé la douce illusion ?
Rien ne m'occupe-ici, non, rien que Mélanie.

Il s'agit de son fort , il s'agit de sa vie ,
 Et non pas d'un amour trop inutile hélas !
 Je n'en parlerai plus , vous ne le voulez pas ;
 Mais qu'elle ne soit point esclave , infortunée ;
 Sans raison , dites-vous , je plains sa destinée.
 Croyez que sur ce point on ne peut me tromper ;
 Que rien à mes regards ne pouvoit échapper ;
 Que j'ai vû de ses maux les secrettes atteintes,
 Et qu'au fond de mon cœur j'entends toujours
 ses plaintes.

Je n'en suis que trop sûr ; elle souffre & gémit.
 Vous-même, pardonnez, quoique vous ayez dit,
 Vous-même , je le vois , vous gémissiez comme
 elle :

Vous étouffez en vain la douleur maternelle.
 Pourquoi vouloir tromper votre cœur & le
 mien ?

Réunissons nos maux, qu'ils soient notre entre-
 tien.

Un tyrannique époux vous défend d'être mere.
 Eh ! foyez-le avec moi.

Madame D E F A U B L A S.

Que prétendez-vous faire ?

Vous voyez mes chagrins ; pourquoi donc les
 aigrir.

Monval, mon cher Monval, ils me feront mou-
 rir.

De Monsieur de Faublas l'humeur est inflexible.

A

A la fortune seule il se montre sensible ;
 Elle est le seul objet dont il paroisse épris ;
 Et le cœur est un mot qu'il n'a jamais compris.
 Non qu'il soit né méchant ; il est dur & sévere.
 Il l'est par son état & par son caractère.
 De calculs , d'intérêt il est tout occupé
 Et de tous nos chagrins il est bien peu frappé.
 Il n'y voit rien qu'erreur , que foiblesse , qu'en-
 fance ;

Ce n'est qu'en ses projets qu'il voit de l'import-
 tance.

Autant qu'on le pouvoit , je les ai combattus ;
 Je m'y suis opposée ; & que puis-je de plus ?
 Faut-il que la discorde entre nous se signale ?
 Que je donne au public des scenes de scandale ?
 Que je me fasse en vain un monde d'ennemis
 Dans un parti puissant qui protege mon fils ?
 Mon fils ! A quel effort la douleur m'a forcée !
 Devant lui sans succès je me suis abaissée.
 Je l'avois conjuré de parler pour sa sœur.
 Sa réponse équivoque & sa fausse douceur ,
 Ses protestations de zele & de tendresses ,
 Ses regrets affectés & ses froides promesses ,
 M'ont inspiré pour lui dans cette occasion
 Plus de mépris encor que d'indignation.
 Je n'ai rien obtenu , ni du fils ni du pere.

M O N V A L.

Le plus coupable encor c'est cet indigne frere!

C

Lui seul jouit du mal que pour lui l'on commet ;
 Son himen , sa fortune est le prix d'un forfait.
 Il s'enrichit des pleurs de sa sœur qu'on opprime ;
 Il s'en repaît ; il boit le sang de la victime.
 Et c'est un frere ô Ciel ! lui que vous implorez !.
 Existe-t-il des cœurs ainsi dénaturés ?
 Et... vient-il contempler cette fête cruelle ?

Madame D E F A U B L A S .

Ah ! vous me rappelez une allarme nouvelle.
 D'Orcé doit s'y trouver , d'Orcé qui de mon fils
 A senti d'autant plus les orgueilleux mépris ,
 Que lui-même a long-tems brigué cet Himénée,
 Qui de l'heureux Melcour fonde la destinée.
 On doit haïr sans doute un rival , un vainqueur
 Qui joint à ses succès l'insulte & la hauteur ;
 Leur rencontre en ces lieux pourroit être fu-
 neste.

Mais vous qui vous amene & quel espoir vous
 reste ?

Pourquoi venir chercher ce spectacle odieux ?

M O N V A L .

Je veux de mon malheur m'assurer parmes yeux,
 Voir l'affreux sacrifice & tout ce qu'il m'enleve !
 Vous le dirai-je enfin ? Je doute qu'il s'acheve.
 On le prépare en vain ; je ne puis concevoir
 Qu'on soit assez barbare & qu'on puisse vouloir...
 Que dis - je ? Il est trop sûr que tout est sans re-
 mede.

A deux cœurs endurcis il faut donc que tout
 Que tant d'amour s'exhale en regrets superflus!
 Mais j'ai pris mon parti; vous ne me verrez plus.
 J'y suis déterminé; je l'ai dit à ma mère.
 J'abandonne un pays à mes vœux si contraire.
 Le lieu de mon exil est au delà des mers.
 Je vais servir mon Roi dans un autre univers;
 Je cours m'y renfermer & je renonce au nôtre.
 Ce n'est pas qu'en effet j'augure mieux de l'autre.
 Les humains sont par-tout à l'intérêt livrés;
 Et les cœurs vertueux sont par-tout déchirés.
 J'en ai douté long-tems; j'en ai l'expérience.
 Mais je fuirai du moins des lieux où tout m'of-
 fense,
 Et je n'entendrai point des lamentables cris.
 Malheureux! quelle erreur & qu'est-ce que je
 dis?
 Ah! je croirai par-tout voir la pompe funeste,
 Entendre prononcer le vœu que je déteste;
 Je trouverai par-tout ce parler où mes yeux...
 (*En pleurant.*)
 Vous vous en souvenez... ces lieux, ces mêmes
 lieux
 Pour la première fois l'ont offerte à ma vue;
 Là je crus sur son front voir cette ame ingénue:
 J'entendis ces accens à mon cœur si nouveaux.
 Elle passoit ses mains à travers ces barreaux.

C'est ici. C'est ici. La rage est dans mon ame.
Je sens mon désespoir s'accroître avec ma flamme.

C'est de ce lieu fatal l'inévitable effet ;
Pourquoi m'y meniez-vous ?.. Que vous avois-
je fait !..

Madame D E F A U B L A S.

Ciel ! ai-je mérité ce reproche barbare ?

Pouvez-vous oublier ?..

M O N V A L.

Pardonnez ; je m'égare.

Pardonnez à ce cœur ; il vous est bien connu ;

Il ressent vos bontés ; combien il eut voulu !..

Madame D E F A U B L A S.

Je n'ose me fier à votre impatience.

Ecoutez. Nous avons encore quelque espérance.

M O N V A L.

Comment ! Que dites - vous ? N'abusez point
mon cœur !..

Ne vous trompez-vous pas ? Parlez.. par quel
bonheur

Tous mes sens sont saisis & de crainte & de joie.

Madame D E F A U B L A S.

Il nous reste un secours que le Ciel nous envoie.

Notre digne Pasteur , ce mortel révére ,

A servir l'infortune en tout tems préparé ,

Est instruit en secret du chagrin qui m'accable ;

Il prête à mes desseins son crédit secourable.

Il vient de voir ma fille ; il a lû dans son cœur.
 Comme moi de son père il blâme la rigueur.
 Il pense que hâter les vœux de Mélanie ,
 C'est vouloir hafarder son salut & sa vie.
 Il prétend obtenir au moins quelques délais ,
 Qui pourroient nous conduire à de plus grands
 succès.

Peut-être que son nom & son saint ministère ,
 Le poids de ses discours , sa vertu qu'on révere ,
 Sur Monsieur de Faublas auront quelque pou-
 voir ;

Cependant . . .

M O N V A L.

Ah ! Du moins c'est un rayon d'espoir.
 N'allez pas me l'ôter ; souffrez que je respire ;
 Que . . .

Madame D E F A U B L A S.

L'on vient. Sur vous-même ayez donc plus
 d'empire.

C'est notre bon Curé. Sans doute mon époux
 Va le joindre bientôt ; allez & laissez-nous.

M O N V A L.

Que faudra-t-il, hélas ! qu'aujourd'hui je de-
 vienne ?

Je fors , mais permettez que du moins je re-
 vienne . . .

Madame D E F A U B L A S.

Quand je le défendrois, ce seroit bien en vain.

C 3

Eloignez - vous.

M O N V A L.

Allons attendre mon destin.

(Il sort.)

S C E N E II.

LE CURÉ, Madame DE FAUBLAS.

LE CURÉ.

V O T R E fille a besoin des secours de sa mere.
Ne l'abandonnez pas. J'attends ici son pere.
Je m'en vais lui parler.

Madame DE FAUBLAS.

Vous voyez mes terreurs.

LE CURÉ.

Tout dépend de ce Dieu qui dispose des cœurs.
Je n'épargnerai rien.

Madame DE FAUBLAS.

C'est en vous que j'espere.

Défendez bien la fille & vous sauvez la mere.

S C E N E III.

LE CURÉ, *seul*

A H É L A S que votre sort n'est-il entre mes mains !
Que ne puis-je extirper ces abus inhumains !
Faut-il long-tems ?

S C E N E I V .
 Monsieur DE FAUBLAS, LE CURÉ.

Monsieur DE FAUBLAS,
 E H ! bien , vous avez vu ma fille ?
 Se rend-elle aux fouhairs de toute la famille ?
 Est-elle résignée ?

LE CURÉ.
 Ecoutez-moi, Monsieur.
 Quand le Ciel sur vos jours signalant sa faveur,
 Pour la première fois offrit à vos caresses
 Le gage heureux & cher de vos pures tendresses,
 N'avez-vous pas alors promis à votre cœur
 De chérir cet enfant, de faire son bonheur,
 D'assurer sous l'abri de votre expérience
 A son ame, à ses jours la paix & l'innocence ?

Monsieur DE FAUBLAS.
 Il est vrai, c'est aussi...

LE CURÉ.
 Répondez seulement:
 Voulez-vous en effet respecter ce serment ?
 Le croyez-vous sacré ?

Monsieur DE FAUBLAS.
 Je le tiendrai sans doute.

LE CURÉ.
 Eh bien ! il n'est plus rien que de vous je redoute

Il suffit qu'à vos yeux brille la vérité.
 J'annonce au nom du Ciel & de l'humanité
 Qu'on dicte à votre fille en cet instant funeste
 Des vœux que Dieu réproûve & que son cœur
 déteste ,

Et si dans ce dessein vous persistez toujours ,
 Vous mettez en danger son salut & ses jours.

MONSIEUR DE FAUBLAS.
 Son salut ?

LE CURÉ.

Votre bouche à ce mot se récrie.
 Vous semblez moins frappé du danger de sa vie.
 Tous deux pourtant sont chers , tous deux éga-
 lement

Dépendent aujourd'hui du même événement.
 Ne vous y trompez pas : le tems, le péril presse.
 Souffrez que l'amitié qui pour vous m'intéresse
 Retracer à vos regards ce que vous oubliez.
 C'est votre fille , hélas ! que vous sacrifiez.

Je viens de lui parler : cette ame douce & pure
 Epanchoit ses chagrins sans fiel & sans murmure
 Et sans vous accuser déplorait son malheur ,
 De toutes les vertus le germe est dans son cœur.
 Sous les yeux paternels ce germe s'en va croître ;
 Ah ! ne l'étouffez pas dans les ennuis du cloître.
 Pourquoi vous refuser la douceur d'en jouir ?
 Loin de le cultiver , pourquoi l'ensevelir ?
 Votre fille en naissant enlevée à son pere ,

Si vous la connoiffiez , vous deviendroit plus
chere.

Elle va devant vous paroître toute en pleurs ;
Vous ne soutiendrez point l'aspect de ses dou-
leurs.

Elle a pour le couvent une invincible haine ;
Et n'imaginez pas que le tems la ramene.
Cette horreur est trop forte, & c'est un sentiment
Dans le fond de son cœur gravé profondément.
Ce zele qui du monde à jamais nous sépare,
Est peut-être du Ciel le présent le plus rare.
Quand vous verrez ses jours au désespoir livrés,
Vous en ferez la cause , & vous en gémirez.
Il ne fera plus tems.

Monfieur, DE FAUBLAS.

Je ne faurois comprendre
Les soins inopinés qu'ici vous daignez prendre.
Je vous avois prié de raffermir un cœur
Dont j'ai vû tout-à-coup s'affoiblir la ferveur ,
Et non de m'occuper de ses douleurs timides.
Il faut entre nous deux des discours plus folides.
Il faudroit des railons. . .

LE CURÉ.

Des raisons ! Vous pensez
Que je puis contre vous n'en pas avoir assez !
Vous ! Ministre des loix, dont l'autorité sainte
Annulle tous les vœux formés par la contrainte,
Organe des arrêts de leur Temple émanés ,

Osez-vous faire ici ce que vous condamnez ?
 A votre Tribunal que tout autre en appelle ;
 Il rencontre dans vous un Magistrat fidele ,
 Contre l'oppression vous êtes son appui ,
 Vous détournez les traits qu'on lance contre lui ;
 Vous avez soutenu ce caractère auguste ,
 Pour votre fille seule alléz-vous être injuste ?
 De tous vos jugemens comptable à l'équité ,
 Croyez-vous de ce droit votre sang excepté ?
 Si les loix ont aux vœux mis un frein salutaire ,
 Croyez-vous donc le Ciel moins juste que la
 terre ?

Pensez-vous qu'il reçoive un hommage forcé ?
 Qu'il bénisse un tribut dont il est offensé ?
 Eh ! le vœu le plus libre & le plus volontaire
 Au Dieu qui prévoit tout , peut sembler témé-
 raire ;
 Peut-être qu'il faudroit que l'homme, le chrétien
 Demandât tout au Ciel , & ne lui promît rien.
 * Dans nos livres sacrés , la céleste vengeance
 Confond deux fois des vœux la coupable im-
 prudence.

Dans Jephté , dans Saül nous la voyons punir

* Il faut observer que les vœux sont un point de discipline , & non de doctrine , sur lequel on peut , par conséquent , avoir un avis , & que d'ailleurs un ouvrage de Théâtre ne doit pas se juger comme un ouvrage de Théologie.

Ce souhait orgueilleux d'enchaîner l'avenir.
Leur vœu devient un crime, & leur succès un
piège.

L'un se rend parricide, & l'autre sacrilège.
Tant le Ciel veut apprendre aux aveugles hu-

mans,
A ne point prononcer sur leurs propres destins.

Ces Héros des déserts, ces premiers Cénobites
Vivoient unis entr'eux sous des regles prescrites.

Le travail, la priere occupoient leurs instans.
Ils étoient des forêts les libres habitans.

Libres, ils préféroient leur retraite profonde,
Leur cabane rustique aux voluptés du Monde.

Et rien ne cimentoit cette société,
Que les liens du zèle & de la piété.

Eh bien! qu'à cet exemple on forme des asyles;
Qu'on ouvre, si l'on veut, des demeures tran-

quilles
Au mortel gémissant que le sort a frappé;

Au repentir qui pleure, au vieillard détrompé.
Mais loin de nous des vœux la chaîne dangereuse.

Tombez, portes des fer, barrière injurieuse;
Et que l'homme épurant son hommage & son

cœur,
Par l'amour des vertus, s'éleve à son Auteur.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Vous condamnez les vœux, je le vois, & peut-
être

Ce langage surprend dans la bouche d'un Prêtre ;
Mais l'Eglise du moins me défend contre vous.

LE CURÉ.

L'Eglise ! Je la prends pour arbitre entre nous.
Il est, je le confesse, & je dois y souscrire,
Des vœux qu'elle autorise, & qu'un pur zele
inspire ;

Mais elle veut toujours qu'on soit libre en son
choix.

Elle veut, quand du cloître on embrasse les loix,
Que le Ciel, le salut soient nos motifs augustes ;
Non les erreurs du siècle & les projets injustes ;
Mais d'une foible enfant se rendre l'oppresser ;
Lui commander des vœux qui lui font en hor-
reur,

Que l'avarice attend, & que la crainte souille !
Offrir son ame à Dieu pour ravir sa dépouille !

Faire entre deux enfans qu'on a reçus des Cieux,
De l'Amour, de la haine un partage odieux !

Grand Dieu ! que de l'orgueil cet horrible édifice
S'écroule & disparoisse aux yeux de ta Justice !

C'est l'Eglise, Monsieur, qui parleroit ainsi :

Vous osiez l'attester, & je l'atteste aussi.

Craignez de mériter son terrible anathème,
Craignez le Ciel vengeur, craignez votre cœur
même ;

Le remords vous attend : soyez pere & chrétien.
Faites votre devoir, j'ai satisfait au mien.

Monſieur DE FAUBLAS.

Ce diſcours menaçant eſt au moins inutile.
 Ne me reprochant rien , je dois être tranquille,
 Monſieur , de ce couvent le ſage directeur ,
 Qui conduit Mélanie & connoît bien ſon cœur,
 Approuve à ſon égard ma fermeté ſévère.
 Il veut que l'on combatte une erreur paſſagere,
 Et non pas que l'on cede aux premiers mouve-
 mens

D'une jeuneſſe aveugle en tous ſes ſentimens.
 Il a de ſon état les mœurs & le langage ,
 Et ne les blâme pas pour avoir l'air d'un ſage.

LE CURÉ.

Je blâme les excès , je blâme les abus.
 Il n'eſt que trop d'eſprits lâches & corrompus
 Qui vivent ſans principe & penſent ſans courage,
 Sourds à la vérité , mais ſoumis à l'uſage ,
 Et qui , dans un état lorsqu'ils ſont engagés ,
 Au rang de leurs devoirs comptent ſes préjugés.
 Je ſuis loin d'adopter ce mérite ſtérile.
 Ma règle eſt d'être vrai , mon état d'être utile.
 Quant au titre de ſage en nos jours prodigué,
 Denigré par la haine & par l'orgueil brigué,
 Celui qui le mérite honore la nature.
 L'ignorance & l'envie en ont fait une injure ;
 L'hypocrite , un forfait, l'honnête homme , un
 devoir.
 Je vois que mes diſcours ſont ſur vous ſans pou-
 voir,

Et que du Directeur l'avis & le suffrage,
 Flattant vos passions, ont sur moi l'avantage.)
 Les formes sont pour vous, je le fais, mais,
 Monsieur,
 Vous ne séduirez point le Ciel ni votre cœur.)
 C'est assez, votre fille attend sa destinée,
 Vous allez à jamais la rendre infortunée,
 Vous dédaignez ses pleurs, vous la désespérez.
 C'est un crime, Monsieur & vous en répondez,
 Pesez ces derniers mots.

Monsieur DE FAUBLAS.

Ces mots sont un outrage,
 Et...

LE CURÉ.

Vous vous en direz quelque jour davantage;
 Pour vous tirer d'erreur je n'ai rien ménagé,
 C'est sur notre entretien que vous ferez jugé.
 Adieu, Monsieur.

S C È N E V.

Monsieur DE FAUBLAS, *seul*,

JE vois où l'on veut me conduire.
 Contre mon fils & moi je vois que tout conspire,
 C'est un parti formé; je n'en saurois douter.
 Nous verrons si sur moi quelqu'un doit l'em-
 porter;

Si d'un zele offensant l'arnertume indiscrete
Doit.

S C E N E VI.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS,
MÉLANIE, & *un moment après*
MONVAL.

Monfieur DE FAUBLAS.

APPROCHEZ, Madame, & foyez fatisfaite,
Vous êtes bien fervie, il le faut avouer,
Et de votre Pasteur vous devez vous louer.
Il fignale pour vous l'amitié la plus vive,
Il a tout employé jusques à l'invective,
Je dois tout à vos foins & je les reconnois !
Et vous allez en voir la fuite & le succès;
(*A Mélanie.*)
Ma volonté, ma fille, est assez annoncée.
La moitié de ce jour n'est pas encor passée,
Il vous reste un moment, il faut en profiter ;
Pour recueillir vos sens & pour les surmonter.
Pour soumettre à la voix d'un Dieu qui vous ap-
pelle,
Ce cœur qui fut long-tems & docile & fidele.
S'il a cessé de l'être & semble chanceler,
Moi, je ne change point, rien ne peut m'ébran-
ler.

Vous-même avez choisi cette sainte demeure,
 Et pour vous y fixer, le Ciel a marqué l'heure,
 Vous devez désormais y borner tous vos vœux.
 (*A Monval qui entre en tremblant.*)

Je conçois quel dessein vous amène en ces lieux.
 Malgré tous vos efforts rien n'a changé de face,
 Vous pouvez à l'Eglise aller prendre une place.

M É L A N I E.

Monval! . . . ma mere!

Madame DE FAUBLAS.

Hélas! ma fille! tu gémis!

MONVAL, à *Madame de Faublas à*
demi-voix.

Madame. . . & c'est donc - là ce que l'on m'a
 promis?

M É L A N I E.

Mon pere, votre voix m'accable & m'épouvante,
 Pardonnez. . . devant vous vous me voyez trem-
 blante,

Votre ton, vos discours m'inspirent plus d'effroi,
 Que ces vœux si cruels qu'on exige de moi.

Je vois trop qu'à vos yeux je suis une étrangere,
 Ce cœur qui m'est fermé, ne s'ouvre qu'à mon
 frere.

Qu'il me soit préféré, je ne demande rien,
 Ma dépouille est à lui, donnez lui tout mon bien,
 Qu'il soit, puisqu'on le veut, l'espoir de sa famille;
 Mais pourquoi loin de vous exiler votre fille?

Des

Des droits de ma naissance, à mon frere transmis,
Qu'un seul me reste au moins, & qu'il me soit
permis

D'habiter près de vous le toit où je suis née.
Pourquoi de mes parens ferois-je abandonnée ?
Je n'ai jusqu'ici que trop vécu loin d'eux,
Hélas ! de tous mes maux le principe odieux,
C'est cet éloignement qui depuis ma naissance,
A vos yeux, à vos soins déroba mon enfance.
Votre sang aujourd'hui ne peut plus vous tou-
cher.

Faut-il que de vos bras on ait pû m'arracher ?
Faut-il que cette absence & si longue & si dure,
Ait effacé les traits qu'imprime la nature !
Que ma voix, que mes pleurs les rappellent en
vous.

O mon pere ! mon pere ! . . . Eh quoi ! ce nom
si doux,

Pour moi seule à jamais doit-il être terrible ?
Au cri de ma douleur êtes-vous insensible ? . . .
J'embrasse vos genoux... ne m'en repoussez pas.
Recevez-moi chez vous: daignez, daignez hélas !
Ne point y rebuter les soins de ma tendresse ;
Que ma mere avec vous les partage sans cesse,
Eh ! vos yeux à me voir pourront s'accoutumer ;
Vous pourrez me souffrir, & peut-être m'aimer ;
Oui, m'aimer . . . est-ce donc un effort pour un
pere ?

D

Monfieur DE FAUBLAS.

Levez-vous. En tout tems vous m'avez été chere,
Vous pourrez adoucir ce chagrin paffager ;
Mais mon fort tient au vôtre , & ne peut plus
changer,

Calmez-vous & cefsez de vouloir l'impossible.

M O N V A L.

(*A part.*) (*Haut.*)

Ah barbare ! .. A ce point vous feriez inflexible :
Ses larmes, fa candeur n'ont pu vous émouvoir !
Vous voulez la réduire au dernier défefpoir !

Monfieur DE FAUBLAS.

Eh ! pourquoi donc, Monfieur , prenez-vous fa
défenfe ?

Quels titres avez-vous ? ...

M O N V A L.

Tous ceux de l'innocence,
Tous ceux de la juftice & de l'humanité.

Monfieur DE FAUBLAS.

N'affectez point ici de générofité,
Je fais quel intérêt vous parle & vous anime.

M O N V A L.

J'oferai l'avouer , oui , ce n'eft point un crime ;
Oui, je l'aime, Monfieur , je le dois , je le veux,
Je fuis sûr de fentir un penchant vertueux ,
J'avois fu le contraindre, & malgré ma tendrefse,
J'ai toujours refpecté fon état , fa jeunefse,
Je le déclare à vous qui croyez m'impofer,

Qui croyez à la fois répondre & m'accuser ?
Je le dis au moment de perdre ce que j'aime ;
Mais je parle pour elle & non pas pour moi-même.
Je ne suis rien ici qu'un témoin étranger,
Qu'un homme , & c'est assez , Monsieur , pour
vous juger ;

C'est assez pour vous dire au nom de la nature,
Que vous abusez trop d'une autorité dure ,
Que vous êtes armé d'une injuste rigueur.
Et quel droit avez-vous d'ordonner son malheur ?
Nul être, quelqu'il soit, n'a ce droit sur un autre ;
Ce droit , fût-il fondé , doit-il être le vôtre ?
Et contre votre sang devez-vous l'exercer ?
Si c'étoit votre fils , l'oseriez-vous forcer
A fléchir malgré lui sous le joug monastique ?
Il braveroit bientôt une puissance inique ,
Il fuirait loin de vous , reclameroit les loix.
Mais ce sexe est sans force , on étouffe sa voix ;
On l'opprime sans crainte... Ah ! l'innocence ai-
mable ,

Pour être défarmée , en est plus respectable ,
Les larmes du malheur sont un objet sacré.
Si ce sexe en nos mains sans secours est livré ,
La nature dans nous préparant sa défense ,
Prit soin de lui donner contre la violence
Ce qui de tous les cœurs fléchit la dureté ,
Ce qui défarme tout , les pleurs & la beauté.
Vous seul y résistez.

Monſieur DE FAUBLAS.

Quoi ! jeune téméraire ,
Vous oſez m'infulter ! vous outragez un pere !

M O N V A L.

Un pere ! vous ! foyez-le & je tombe à vos pieds,
Non , vous ne l'êtes pas.

Madame DE FAUBLAS.

Monval, vous oubliez..

Monſieur DE FAUBLAS.

Vous l'arrêtez trop tard, il n'eſt plus tems, Ma-
dame.

Vous avez enhardi ſon audace & ſa flamme ,
Vous voyez les affronts qu'il me faut ſupporter.

Madame DE FAUBLAS.

C'en eſt trop , à vous ſeul il faut les imputer ,
Êtes-vous étonné d'eſſuyer des murmures ,
De voir gémir nos cœurs & ſaigner nos bleſſu-
res ?

Défendez-vous la plainte en nous immolant tous ?

Monſieur DE FAUBLAS.

En ai-je aſſez ſouffert ?.. je ne m'en prends qu'à
vous ,

Mélanie , il eſt tems d'appaifer ma colere ,
Craignez-en les effets : j'ordonne , je ſuis pere,
Je veux qu'on m'obéiſſe & ſans plus différer.

(A Madame de Faublas.)

Si vous n'y conſentez , il faut nous ſéparer ,
Madame , je renonce à la mere , à la fille ,

Et je romps pour jamais avec votre famille.
J'attendois plus d'égards & de soumission.

(A *Mélanie.*)

Vous seule aurez causé notre désunion,
Ma fille, vous aurez allumé nos querelles.
La malédiction fuit les enfans rebelles,
Et la mienne à la fin pourroit tomber sur vous;
Craignez ce dernier trait de mon juste courroux,
Craignez...

M É L A N I E.

Qu'entends-je ô Ciel ! ah ! ce comble d'injure
De mon cœur révolté fait sortir la nature.

Le vôtre dès long-tems avoit su la bannir,
Et j'apprends de vous seul à ne la plus sentir.

Vous en avez détruit jusqu'à la moindre trace,

Un affreux désespoir en mon sein la remplace,
Vous osez insulter à mes sens effrayés !

Vous menacez encor, quand je meurs à vos
pieds !

Et qu'ajouteriez - vous aux maux que vous me
faites ?

Je puis vous défier, tout cruel que vous êtes.

Si je peux vous haïr, qu'ai-je à craindre de plus ?

Mes jours étoient maudits quand je les ai reçus.

La malédiction a tonné sur ma tête,

A l'instant où ma mere...

Madame DE FAUBLAS.

O *Mélanie* ! arrête.

D 3

N'acheve pas...

M É L A N I E.

Non.. non.. je ne me connois plus.
Je cede à des transports qui m'étoient inconnus.
Vous! oser attester le Ciel qui vous condamne!
Qui! vous! de son courroux vous vous croyez
l'organe,

En joignant l'injustice à l'inhumanité!

Ah! vous-même tremblez que ce cri redouté
Qu'éleve vers les Cieux d'une voix désolée
Sous les pieds des Tyrans l'innocence foulée,
Ce cri qu'un Dieu vengeur n'a jamais repoussé,
Ne sorte de mon ame & ne soit exaucé.

Madame DE FAUBLAS.

Ma fille!..

M É L A N I E.

Qu'ai-je dit! je m'emporte... ma mere!
Cet assaut douloureux, soutenu contre un pere,
Vient d'épuiser ma force... elle succombe...
Hélas!

Si je pouvois mourir!... recevez dans vos bras...
(Elle s'évanouit.)

Je me meurs.

Madame DE FAUBLAS.

Ciel! ô Ciel! Je tremble pour sa vie.

Ah ma fille! ah Monval!

M O N V A L.

Malheureux!... Mélanie!...

Elle ne m'entend plus... du secours... venez tous!
*(El court pour sonner la cloche du Parloir. M. de
 Faublas se met au devant de lui.)*

Monsieur DE FAUBLAS.

Non, arrêtez, Monsieur; il suffira de nous.
 Voulez-vous donc ici répandre l'épouvante?

M O N V A L.

Et qu'importe grand Dieu! Mélanie est mou-
 rante;

Et je cours...

Madame DE FAUBLAS.

Non, Monval; elle rouvre les yeux.
 Elle reprend ses sens. Ma fille!...

M É L A N I E.

Où suis-je ô Cieux!

*(Elle apperçoit son pere & se jette avec effroi
 dans les bras de sa mere.)*

Que vois-je?

M O N V A L, à Monsieur de Faublas.

Regardez ces objets lamentables;
 Regardez... Quoi! vos yeux, vos yeux impi-
 toyables

Soutiennent froidement cet horrible tableau!
 Vous êtes un tyran; vous êtes un bourreau.

Monsieur DE FAUBLAS.

Sortez d'ici, Monsieur: la fureur vous égare.
 Vous me ferez raison...

M É L A N I E ,

M O N V A L .

Ah ! d'un pouvoir barbare

Elle peut après tout braver les cruautés.

Elle peut s'affranchir...

Madame D E F A U B L A S .

Cher Monval , écoutez. . .

M O N V A L .

Rien ne me retient plus : mon sang bout dans
mes veines.

Va, tu peux te soustraire à des loix inhumaines,

O chere infortunée ! écoute ton amant.

Ne crois rien que l'amour dans un pareil mo-
ment.Crois que dans l'univers il n'est point de puis-
sance

Qui jamais contre toi porte la violence

Jusques à t'arracher d'involontaires vœux.

Le courage suffit pour nous sauver tous deux.

Approche sans trembler de l'Autel qu'on prépare,

Et loin de prononcer ce serment si barbare

Que Dieu rejetteroit, que dément notre amour,

Atteste l'éternel présent dans ce séjour ,

Prend-le , dis-je , à témoin contre la tyrannie,

Et si j'ai quelque droit sur ton cœur , sur ta vie,

Ajoute , il en est tems , que des feux mutuels

Nous enchaînent tous deux par des nœuds im-
mortels ;

Qu'on impose à ton ame un effort impossible ;

Tout ce qui fut aimer , tout ce qui fut sensible ,
Doit en notre faveur s'émouvoir à la fois ;
Moi pour te feconder j'éleverai ma voix ,
Je volerai vers toi sans craindre aucun obstacle.
Tes larmes , nos malheurs & ce touchant spec-
tacle ,

Nos cris & nos transports, la sainteté du lieu,
Et ce nom si sacré dans le Temple d'un Dieu,
L'humanité, voilà ce qui doit nous défendre ;
Pere injuste, voilà ce que j'ose entreprendre.
Croyez que de ces lieux rien ne peut m'arracher.
Je dirai ce qu'en vain vous voudriez cacher ,
Ce qui n'a point émû votre cœur implacable.
Je la retracerai cette scene effroyable ,
Votre fille expirante & votre épouse en pleurs,
Votre épouse à vos yeux contraignant ses dou-
leurs ,

Que vous faites mourir par de lentes atteintes,
Que vous assassinez en étouffant ses plaintes ;
J'attendrirai les cœurs , je les remplirai tous
D'horreur pour un barbare & de pitié pour nous.

Monfieur DE FAUBLAS.

D'un vieillard défarmé vous bravez la foiblesse.
Mais j'ai du moins un fils & sa main vangeresse.

M O N V A L.

Qui ! lui ! de vos fureurs le complice odieux !
Melcour ! malheur à lui s'il s'offroit à mes yeux.

Madame DE FAUBLAS.

Que dites - vous ! Monval ! Quelle fougue imprudente ! . .

Monsieur DE FAUBLAS.

Ne craignez point , Madame , une audace impuissante.

On peut la réprimer. Suivez-moi toutes deux !

M O N V A L.

Et moi jusques au bout je vous suis dans ces lieux.

Dans mes justes desseins s'il faut que je succombe,
Sous l'Autel où je cours puisse s'ouvrir ma tombe.

Que ce temple fatal où l'on nous attend tous,
S'éroule sur ma tête & m'écrase avec vous.

Monsieur DE FAUBLAS.

Il suffit ; nous verrons ce que vous pourrez faire,
Tant de témérité recevra son salaire.

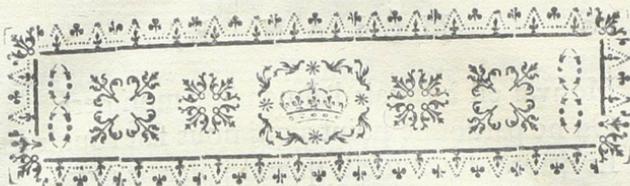
Allons.

M O N V A L.

O Mélanie !... on me l'arrache !... ô Cieux !
Du moins vengez mes maux ; ils seront moins affreux.

(*Madame de Faublas rentre avec sa fille dans l'intérieur du Couvent. Monsieur de Faublas sort d'un côté & Monval de l'autre.*)

Fin du second Acte.



A C T E III.



SCENE PREMIERE.

MÉLANIE, *seule.*

POUR la dernière fois il consent à m'entendre.—
Que sert cet entretien ? Que puis-je encore attendre ?

Il a pris son parti — je dois prendre le mien.

Un père ! — Quoi ! son sang — Quoi je n'obtiendrai rien !

Ainsi l'on foule aux pieds la foiblesse éplorée !

Ah ! d'indignation mon âme est pénétrée ;

Mon âme se soulève — ô Monval ! c'est en toi

Que j'ai cru voir un cœur qui sentit comme moi.

Le mien t'appelle en vain... quelle est mon espérance ?...

Avec quelle chaleur il a pris ma défense !

Quel feu dans ses discours ! Et que mon cœur
faisi

S'applaudissoit tout bas d'avoir si bien choisi !

Hélas ! ce transport même à tous deux est contraire.

Monval est à jamais l'ennemi de mon pere.
 On ne pardonne point à qui nous fait rougir ;
 Et d'après ses conseils quand j'oserois agir ,
 Quel en seroit l'effet ? .. Non , jamais Mélanie
 Au fort de son amant ne peut se voir unie.
 Que dis-je ? on veut armer mon frere contre lui ;
 Mon pere reclamoit un vengeur , un appui.
 Quelle horreur se répand sur ma famille entiere !
 Mon frere est exposé , je désole ma mere.
 Je perds ce que j'adore ! — il faut se décider.
 Mon pere me méprise & croit m'intimider.
 Il ne voit rien en moi qu'une esclave tremblante ;
 Il verra si j'ai l'ame intrépide & constante. —
 Je le vois ; la retraite & la réflexion ,
 D'un sentiment contraint la longue impression,
 Donne aux sens recueillis un courage tranquille.
 Allons — pour Mélanie il n'est qu'un seul azyle. —
 Il est tems d'y courir — on nous dit qu'autrefois,
 La Vierge de Vesta que condamnoient les Loix,
 Calmant par son trépas la publique épouvante,
 Vers la tombe entraînée y descendoit vivante.
 De cette horrible mort qui fait frémir les sens,
 Peu d'heures après tout achevoient les tourmens.
 Mais alors qu'une fois on a courbé sa tête
 Sous le voile effrayant que pour moi l'on apprête,
 Lorsque l'on a promis d'oublier les vivans ,
 La tombe se referme — & l'on y meurt long-
 tems.

Quel fort! — Et toi Monval , hélas ! fans Mélanie ,

(Si je connois ton cœur) souffriras-tu la vie ?
Je l'abhorre fans toi : l'on vient — il faut parler.
Son aspect malgré moi me fait toujours trembler.

S C E N E II.

Monfieur DE FAUBLAS, MÉLANIE.

Monfieur DE FAUBLAS.

Vous m'avez demandé : qu'avez-vous à me dire ?

J'ai cru que le devoir reprenoit fon empire ,
Que vous alliez enfin obéir à ma voix.

MÉLANIE , *d'un ton calme & ferme.*

J'ai voulu vous redire une feconde fois
Que le joug du Couvent à mes yeux eft horrible ;
Que la mort — oui , la mort me femble moins terrible ;

Que s'il faut à ce joug que mon fort foit livré ,
On peut attendre tout d'un cœur défefpéré ;
Que de ce défefpoir qui de tout eft capable ,
D'avance devant Dieu je vous rends responsable.

Monſieur DE FAUBLAS.

Allez , quand vous aurez rempli ſa volonté ,
Lui - même il bénira votre docilité.
Lui-même il vous rendra le calme & le courage.

M É L A N I E.

Le courage ! — j'en ai , — j'en ſaurai faire uſage.
Je n'ajoute qu'un mot — ſi vous étiez certain
Que l'heure où dans le Temple un ſerment in-
humain

Auroit à ce Couvent enchaîné ma miſere ,
De mes jours dévoués ſeroit l'heure dernière. —
Si vous en étiez sûr , — pourriez-vous le vouloir ?

Monſieur DE FAUBLAS.

On ne meurt point , ma fille , & l'on fait ſon de-
voir.

M É L A N I E.

Eh bien ! — je le ferai , — ſouffrez que je vous
quitte.

Je ſens qu'il faut encore au trouble qui m'agite,
Un moment de repos dans ces lieux retirés ;
Vous allez voir bientôt ce que vous deſirez.



S C E N E III.

Monfieur DE FAUBLAS, *feul.*

U N auffi long combat devient enfin pénible.
Plus que je ne penfois , ce jour paroît terrible.
Ce n'est pas fans effort que mon cœur s'affermit.
Ici, de tous côtés on m'accufe , on gémit.
D'un jeune audacieux j'endure les outrages ;
Ne pourrai-je à la fin appaifer tant d'orages ?
Et d'où vient que j'éprouve un ferrement de
cœur ,
Cet effroi que produit l'approche du malheur ?

S C E N E IV.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS.

Madame DE FAUBLAS.

C O U R E Z , Monfieur , courez ; on les a vus
ensemble.

Votre fils & Dorcé font aux mains.

Monfieur DE FAUBLAS.

Ciel ! je tremble.

Madame DE FAUBLAS.

Ils se font rencontrés assez près de ces lieux.
Peut-être il n'est plus tems. . Allez , volez.

Monsieur DE FAUBLAS , *en sortant.*

O Cieux !

S C E N E V.

Madame DE FAUBLAS , *seule.*

QUE de maux à la fois ! — ma fille ! que fait-elle ?

Non , l'on ne verra point cette pompe cruelle.
L'enfer la préparoit , & ces tristes apprêts
Vont peut-être aujourd'hui finir par des forfaits.
Que ce cœur maternel rassemble de souffrances !
Mes enfans ! mes enfans ! — je me meurs dans
les tranfes.

Je la vois.



SCENE

S C E N E VI.

Madame DE FAUBLAS, MÉLANIE.

(*Mélanie en voyant sa Mere fait un geste de surprise & de douleur.*)

Madame DE FAUBLAS,

MON aspect semble t'épouvanter!

M É L A N I E.

Voilà le seul moment que j'ai dû redouter.

Quels adieux! — Je croyois trouver ici —

Madame DE FAUBLAS.

Ton pere!

M É L A N I E.

Mon pere! dites - vous? Non, votre époux,
ma mere,

Votre ennemi, le mien, mon barbare oppres-
seur.

Tous mes nœuds sont rompus en ce moment
d'horreur.

On le commande, on veut que je m'enseve-
lisse! —

J'obéis.

Madame DE FAUBLAS.

Que dis-tu? Suis-je donc leur complice?

E

M É L A N I E .

Vous êtes leur victime hélas ! ainsi que moi.
Je vous connois; je fais tout ce que je vous dois;
C'est-là mon seul regret.

Madame D E F A U B L A S .

Tu ne fais pas encore

(A part.)

Jusqu'où vont mes malheurs ! — Mais non, non,
qu'elle ignore

Les défaits nouveaux qui nous menacent tous,
Elle me plaindroit trop . . .

M É L A N I E .

De quoi me parlez-vous ?

Pourriez - vous m'annoncer quelque nouveau
supplice ?

L'adieu que je vous dis finit mon sacrifice. —

Il est d'autres adieux où je n'ose penser —

Si j'avois pû pourtant ! — Il y faut renoncer.

Parlez-lui quelquefois, parlez de Mélanie.

Ce n'est que pour vous deux que j'eusse aimé la
vie.

Qu'il apprenne de vous à quel point je l'aimois !

De cette bouche hélas ! il ne l'apprit jamais.

Vous le savez trop bien — Dieu ! quel fort est
le nôtre !

Allons , — il faut , — il faut nous quitter l'un
& l'autre,

Madame DE FAUBLAS.

Non, je viendrai toujours partager ta douleur.
On ne t'ôtera point de mes bras, de mon cœur.
Tu me verras toujours, fille innocente & chere.
Ne veux-tu plus me voir!

M É L A N I E.

Jamais, jamais, ma mere.

Ma mere, — cet adieu, — vous ne l'entendez
pas.

Madame DE FAUBLAS.

Tu me glaces d'effroi... Que veux-tu dire hélas!
Pourquoi me présenter cette funeste idée?
De quel sombre transport tu sembles possédée!
Oses-tu m'annoncer cet entier abandon?
Et quoi! ta mere aussi ne te verroit plus?

M É L A N I E.

Non!

On n'a plus de parens dans ma froide demeure.
Il en est que j'abhorre, — il en est que je
pleure, —

Vivez du moins, vivez, plus heureuse que moi!

Madame DE FAUBLAS.

Heureuse! quand tu veux me séparer de toi!
Ciel! je perds un enfant, & je tremble pour
l'autre:

On ne vient point encor.

M É L A N I E.

Mais quel trouble est le vôtre:

E 2

Vous détournez de moi vos regards & vos pas?
Il n'est plus tems de craindre, — & qu'avez-
vous ?

Madame DE FAUBLAS.

Hélas !

Je ne puis résister à mon inquiétude.
De ce double tourment le poids devient trop
rude. —

Je vois ton front pâlir & tes traits s'altérer !

M É L A N I E.

Ciel ! ô Ciel ! de quel feu je me sens dévorer !
Toute ma fermeté cede au mal qui me tue, —
J'espérois dérober ma mort à votre vûe. . .
Que celui qui la cause en feroit seul témoin.
Le poison. . .

(Elle tombe dans un fauteuil.)

Madame DE FAUBLAS.

Dieu ! je cours. .

M É L A N I E.

Non, demeurez. Ce soin
Ne me fauveroit pas, il n'est plus de remede.
Il n'en est plus.

Madame DE FAUBLAS, *court ouvrir la*
porte du Parloir.

Venez, ah ! venez à mon aide.



S C E N E VII.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS,
MÉLANIE, *quelques Sœurs conver-*
ses s'emprefant autour de Mélanie.

Madame DE FAUBLAS.

AH! Monfieur!

Monfieur DE FAUBLAS.

Ah! Madame, on ne les trouve pas.
Vainement j'ai cherché la trace de leurs pas.
Mes amis avec moi partageant mes allarmes,
Courent de tous côtés... Je vois couler vos lar-
mes.

Madame DE FAUBLAS.

Apprenez, apprenez un malheur plus certain,
Que vous avez caufé, que j'ai prédit en vain.
Votre fille eft mourante, elle eft empoifonnée!

Monfieur DE FAUBLAS.

Ciel! ma fille!



S C E N E VIII.

Les Acteurs précédens, LE CURÉ.

LE CURÉ.

OH Monsieur ! Oh mere infortunée !
 Je n'ose vous parler , je respecte vos pleurs.
 C'est le Ciel qui vous frappe , offrez - lui vos
 douleurs.

Que je vous plains tous deux.

Madame DE FAUBLAS.

Plaignez-nous davantage.
 Regardez nos malheurs, regardez son ouvrage.
 Elle meurt , elle touche à ses derniers instans.
 Ma fille ! le poison a coulé dans ses flancs.

LE CURÉ.

Vous me faites frémir , & ce coup est horrible ;
 Faut-il vous en porter un autre aussi sensible ?
 Pourrai-je vous apprendre. . .

Monsieur DE FAUBLAS.

Ah ! je n'ai plus de fils.

LE CURÉ.

Hélas ! il est trop vrai.

Monsieur DE FAUBLAS.

Grand Dieu ! tu me punis !

LE CURÉ.

Monval cherchoit Melcour, & que fais - je ?

Peut-être

De ses premiers transports il n'eut pas été maître.

Il voit leur choc de loin, il court les séparer ;

Mais il est arrivé pour le voir expirer.

MONSIEUR DE FAUBLAS.

Je perds tout.

SCENE IX, ET DERNIERE.

Les Acteurs précédens, MONVAL.

MONVAL, à *Madame de Faublas sans voir
Mélanie.*

AH ! quels maux accablent votre vie !
Le Ciel à trop vengé les pleurs de Mélanie.
J'ai voulu vainement. . .

(*La Scene est disposée de maniere que Mélanie
d'un côté du Théâtre est dans un fauteuil,
ayant sa mere à sa droite, penchée sur elle,
quelques sœurs converses à sa gauche ; & de
l'autre côté M. de Faublas est dans l'attitude
de l'accablement. Le Curé est auprès de lui.*)

MÉLANIE.

O Monval !

E 4

Quelle voix !

Elle m'appelle encor ! . . . ah ! qu'est - ce que je vois ?

(Il tombe à genoux devant elle.)

M É L A N I E.

Ton amante qui meurt pour te rester fidele.
Je vivois pour t'aimer — ma mort est moins
cruelle ,

Puisque je puis du moins , justifiant ton choix ,
T'avouer mon amour pour la premiere fois.

M O N V A L.

Tu m'aimes & tu meurs ! ô Mélanie ! ô rage !

M É L A N I E.

Un breuvage mortel m'arrache à l'esclavage ,
Du jour où je t'ai vû , je jurai d'être à toi ,
L'amour à tous les deux dicta la même loi ,
Ma mere y soufcrivoit , si le Ciel en colere
Ne m'eut fait rencontrer un tyran dans un pere ,
Il versa dans mon sein le poison des douleurs ,
Plus cruel mille fois que celui dont je meurs ,
Cet homme injuste & dur accabla Mélanie
Du pouvoir qu'il reçut pour protéger ma vie ,
Il vit mon désespoir avec tranquillité ,
La nature en son cœur n'a jamais habité. —
La mort est dans le mien — des serpens le dé-
chirent.

(Aux sœurs.)

O vous ! que mes malheurs à ce spectacle atti-
rent ,

Et vous qui ressentiez les feux dont j'ai brûlé ,
Qui dormez sous ce marbre où mes pleurs ont
coulé ,

Levez-vous à ma voix , victimes malheureuses.

*(Elle se leve avec effort soutenue sur sa mere &
sur deux religieuses. Monval reste appuyé
sur le fauteuil , la tête dans ses mains.*

Levez - vous , entendez mes plaintes doulou-
reuses ,

Accablez avec moi l'opresseur abhorré ,

Dont je n'ai pû fléchir le cœur dénaturé.

Dieu ! que le dernier cri de sa fille expirante ,

Retentisse à jamais dans son âme tremblante ,

Et s'il t'ose implorer au jour de son trépas ,

Rejette sa priere & ne pardonne pas.

LE CURÉ.

O ma fille ! abjurez ces sentimens coupables.

MÉLANIE, *se laissant tomber sur les genoux
les bras tendus vers le Ciel.*

Dieu ! Dieu ! n'entendez pas ces souhaits exé-
crables ,

Le désespoir , la mort ont exhalé ces vœux ,

Tout mon cœur les dément — pardonnez , jus-
tes Cieux !

Pardonnez à mon pere aussi bien qu'à moi
même ;

Cher Monval , cher amant , toi que j'aimai . .
que j'aime . .

(*Au Curé.*)

Vous qui m'avez rendu des soins si généreux !
Et vous , ma mère , vous — venez fermer mes
yeux ,

Venez — ces yeux éteints vous distinguent à
peine ,

Que mon dernier soupir ne soit point pour la
haine

Qu'il soit pour la nature hélas ! & pour l'amour !
Serrez - moi dans vos bras — Monval — c'est
sans retour !

Cher Monval —

(*Elle meurt.*)

M O N V A L.

Non , attends , que rien ne nous sépare...
Elle n'est plus ! eh bien ! es-tu content , barbare ?
Tigre , d'un tel objet viens te rassasier ;
Contemple tous tes coups , & jouis du dernier.

(*Il veut se percer de son épée ; le Curé le
retient.*)

LE C U R É.

Arrêtez ! ah ! c'est trop multiplier les crimes ?
Ce jour infortuné voit assez de victimes.

(*A Monsieur de Faublas.*)

D'un repentir tardif je vous vois déchiré.

Monsieur DE FAUBLAS, *sort d'un long*
accablement.

Dieu vengeur ! à quel prix vous m'avez éclairé !

F I N.



A P P R O B A T I O N .

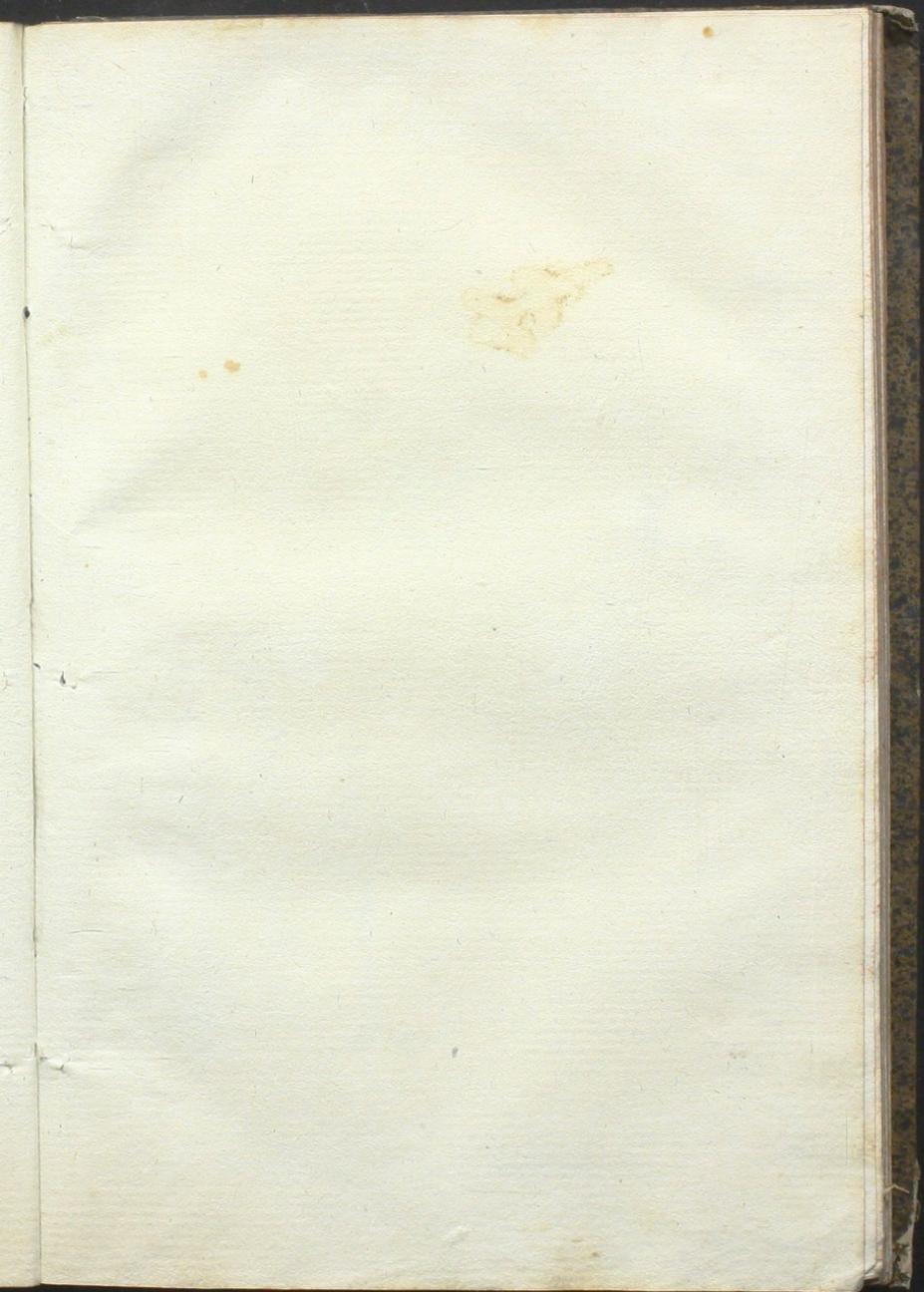
PERMIS l'impression de *Mélanie, Drame*,
A Yverdon ce 1 de May 1770.

PILLICHODY,
Chatelain de Baulmes,
Censeur.



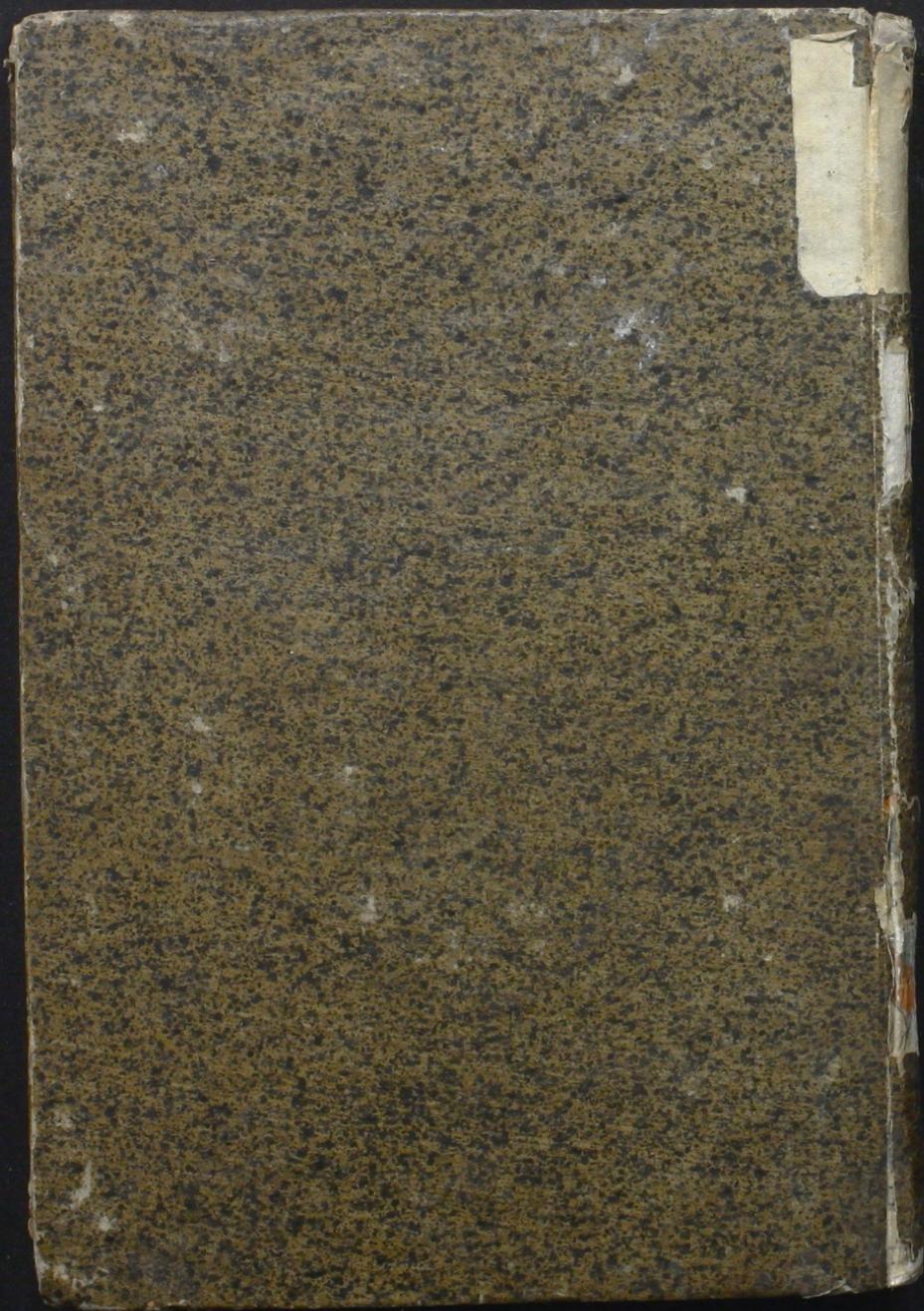


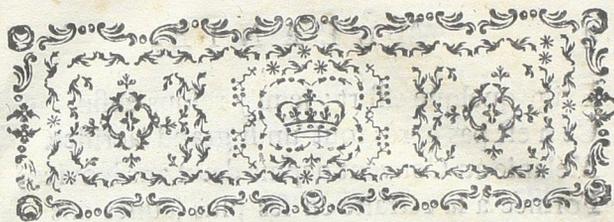




1728 1749

DL 3874 ia





MÉLANIE,
D R A M E.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Monfieur & Madame DE FAUBLAS.

Monfieur DE FAUBLAS.

NON, Madame; en un mot c'eft trop me ré-
fifter.

J'ai péfè mes projets, je m'y dois arrêter.
Pouvez-vous les blâmer? Ma fortune eft bornée.
On offre à votre fils un brillant hyménée,
L'efpoir d'un Régiment & d'un rang à la Cour.
Dois-je feul m'oppofer au bonheur de Melcour?
Le premier pas fuffit, tout en dépend peut-être,
Et le point important eft d'approcher du Maître.
Mais de notre Maifon l'avancement prochain

A 2